MARTYRE

DE

NAPOLÉON IER

Drame héroïque, en 3 actes

PAR

LÉON ZACHARIE

Prix : 2 francs

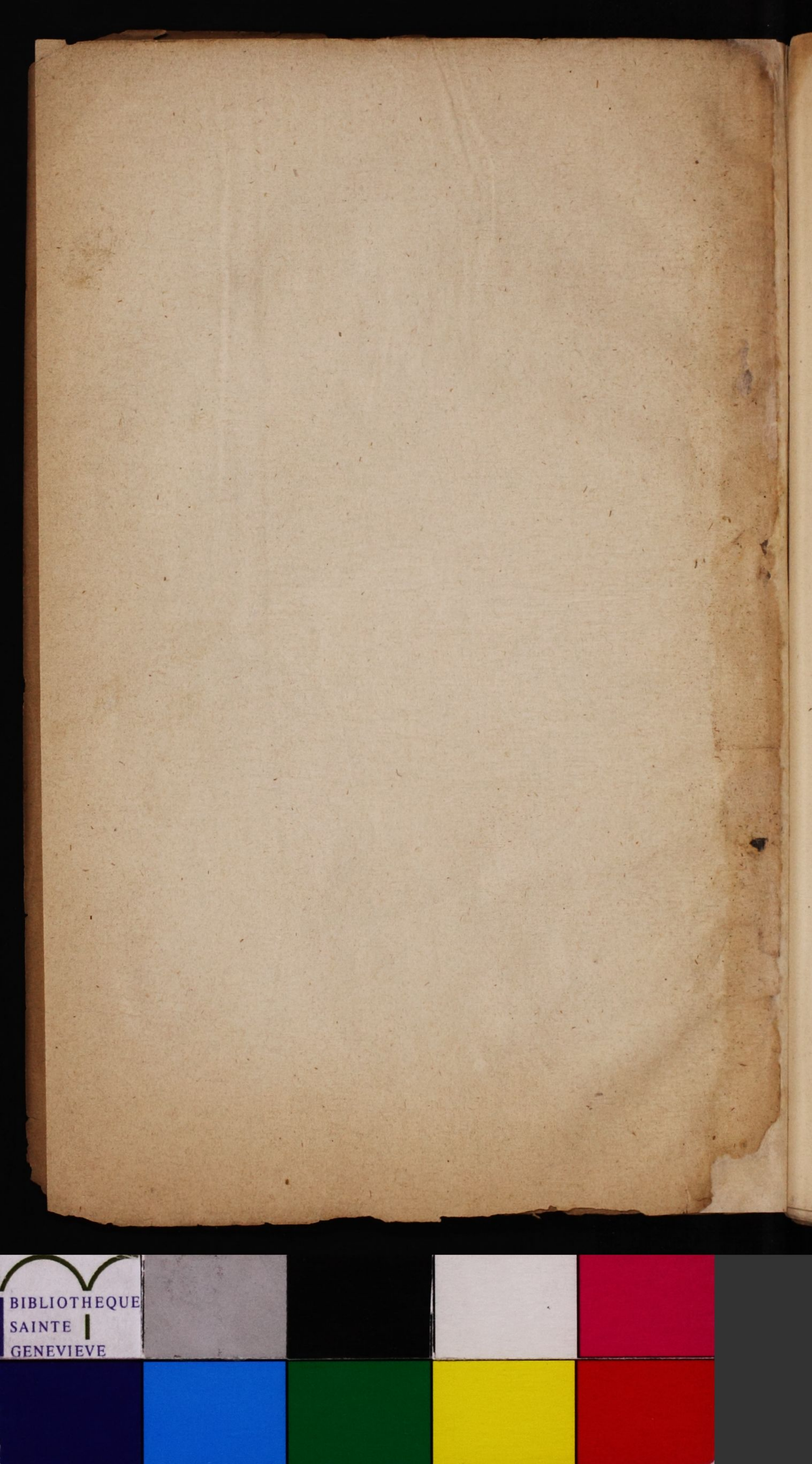




LYON

IMP. Ve CHANOINE, PLACE DE LA CHARITÉ, 10

1866



MARTYRE

DE

NAPOLÉON Ier

Drame héroïque, en 3 actes

PAR

LÉON ZACHARIE

Prix : 2 francs

LYON

IMP. Ve CHANOINE, PLACE DE LA CHARITÉ, 10

1866

PERSONNAGES :

NAPOLÉON Ier......	empereur.
BERTRAND........	grand maréchal.
LUCIEN...........	frère de Napoléon.
LAS-CASES........	ami de Napoléon.
EMMANUEL........	fils de Las-Cases.
JOVIAL...........	grenadier de la vieille garde.
CARON...........	personnage de fantaisie.
MARCHAND........	serviteur de Napoléon.
HENRY...........	fils de Bertrand.
ANTOMARCHI......	docteur.
HUDSON-LOW......	gouverneur de Sainte-Hélène.
Mme BERTRAND....	femme de Bertrand.
Mme AMOROSA.....	Andalouse.

Le premier acte se passe à Paris.
Les deux autres actes se passent à Sainte-Hélène.

MARTYRE DE NAPOLÉON Ier

Drame héroïque en 3 actes.

ACTE PREMIER.

Au Palais de l'Elysée. — Salon. — Riche ameublement.— Au fond une terrasse sur laquelle se promène un factionnaire. (*Jovial annonce les entrées*).

SCÈNE I.

NAPOLÉON, MARCHAND.

NAPOLÉON.

Marchand !

MARCHAND.

Sire!

NAPOLÉON.

Veille sur moi, choisis mes gardes ; j'ai besoin de repos, ne laisse entrer que les personnes que je t'ai désignées, et recommande qu'on ne m'éveille sous aucun prétexte.

MARCHAND.

Votre Majesté peut se reposer en toute sécurité.

(Au moment de sortir il annonce Lucien qui entre).

SCÈNE II.

LUCIEN, NAPOLÉON.

LUCIEN.

Enfin nous sommes seuls ! je puis parler à votre Majesté à cœur ouvert et sans étiquette... Mon frère ! mon malheureux frère !

NAPOLÉON.

Vaincu !

LUCIEN.

Dites trahi !.. je sais tout... le temps presse, montez à cheval, haranguez le peuple ; puis courez aux Chambres et réclamez provisoirement la dictature ; c'est le seul moyen de rétablir les affaires.

NAPOLÉON.

Laissez-moi réfléchir.

LUCIEN.

Je vous en supplie, mon frère, prenez une décision, osez encore ! ne pas agir en ce moment serait un suicide.

NAPOLÉON.

Eh bien ! je vous donne plein pouvoir, Lucien.... Mais pas de mesures révolutionnaires !.. Convoquez les Chambres, union et constance, et je me charge de tout réparer ; une grande partie de l'armée est encore intacte, le peuple m'aime toujours ; entendez ses acclamations,

(On entend crier au dehors : vive l'Empereur !)

allez, et que Dieu protége la France !

LUCIEN.

Je ferai mon possible..! Mais si vous pouviez agir vous-même tout serait sauvé.

NAPOLÉON (*défaillant*).

Impossible !.. je puis à peine me tenir debout !... deux jours à cheval !... une bataille épouvantable !...

LUCIEN (*s'approchant avec intérêt*).

Mon pauvre frère ! En quel état ils vous ont mis ces Anglais !.. ah ! puissions-nous avoir une revanche !.. Je me rends aux Chambres, comptez sur moi, mon dévouement ne vous fera pas défaut. (*Il sort*).

SCÈNE III.

NAPOLÉON *seul* (*s'étendant sur un canapé*).

Brave Lucien ! Quel grand cœur !... Comme le malheur fait connaître les vrais amis !.... Je n'en puis plus !.... Quelle bataille, grand Dieu !.. Qu'elle était belle ma vieille garde ! vaincre ou mourir ! tel a été son dernier cri... elle est morte !.. Et moi, que n'ai-je pu mourir aussi !.. O France bien-aimée ! sans la fatalité, sans la trahison tu serais encore à la tête des nations !... (*Il s'endort en murmurant : Waterloo ! Waterloo*).

SCÈNE IV.

CARON.

CARON (*considérant Napoléon endormi*).

Il dort, le lion blessé!.. c'est le moment de l'abattre!... n'est-il pas vaincu, l'invincible!... Oui! il est vaincu! lui!.. Napoléon!... que Wellington et Blücher doivent être fiers!... ainsi donc, je vais le trahir, moi, Caron! moi qu'il a comblé d'honneurs et de richesses!... pourquoi pas?.. Vainqueur, j'aurais continué à le servir; mais vaincu!.. il ne peut plus m'être utile!..... si pourtant, se réveillant maintenant, il fixait sur moi ce regard d'aigle; si, marchant à moi, il s'écriait: « Caron!.. Caron!... Judas!! » Ah! sans doute, je lui reviendrais!... mais non!... il dort toujours! et Wellington approche... pourquoi hésiter davantage?... le sort en est jeté!... pendant qu'il repose, lui! je vais agir, moi!... j'aurai la gloire de lui porter les derniers coups, et l'Anglais me récompensera.... dors, dors, grand homme!... à ton réveil il sera trop tard pour ressaisir le sceptre. (*Il va pour s'éloigner, Bertrand l'arrête*).

SCÈNE V.

CARON, BERTRAND.

BERTRAND.

Vous ici, Caron!... où est l'Empereur?

CARON (*montrant le canapé*).

Il est là !... il dort !.. il est malade !.. les fatigues de la guerre ont brisé son corps.

BERTRAND.

O malheur ! on met en avant son abdication !

CARON.

Qu'importe !

BERTRAND.

Comment ! qu'importe ?

CARON.

L'armée est vaincue, le peuple est fatigué de la guerre, que voulez-vous faire ?

BERTRAND.

Ce que je veux faire ?... rallier l'armée qui ne demande qu'à combattre, armer le peuple et repousser l'étranger. Quoi ! pour un revers faut-il donc désespérer de tout ?

CARON.

L'armée a été anéantie à Waterloo, le génie de Napoléon a baissé, sa réputation est compromise par ce grand désastre. Dans ces conditions, je vous le demande, est-il possible à la France épuisée de lutter contre l'Europe dont les armées se renouvellent sans cesse ?

BERTRAND.

Rien n'est impossible pour des Français !... Eh quoi ! sans résistance l'Anglais entrerait à Paris !...

Non! non! il est encore temps! réveillons Napoléon; à sa vue la France entière se lèvera comme en 1793; qu'à la tête du peuple et de l'armée il marche contre l'ennemi commun, et la patrie est sauvée!

CARON.

Les temps ne sont plus les mêmes; croyez-moi, grand maréchal Bertrand, renoncez à vos idées généreuses mais chimériques; il s'agit pour le moment d'empêcher le partage de la France par l'étranger; imprudent! n'avez-vous pas devant les yeux l'exemple terrible de la Pologne?... L'Europe a déclaré solennellement qu'elle ne faisait pas la guerre à la France, mais à l'Empereur seul; voulez-vous donc qu'un seul homme mette la patrie en danger?... Venez, laissons reposer l'Empereur et courons aux Chambres proclamer Napoléon II.

BERTRAND (*montrant l'Empereur*).

Mon poste est ici; je reste.

CARON.

Je vous laisse. (*A part*) Comme il comprend peu ses intérêts! (*Il sort*).

SCÈNE VI.

BERTRAND, puis MARCHAND.

BERTRAND (*se dirigeant vers le canapé*).

Je vais le réveiller et ensemble nous sauverons la patrie.

MARCHAND (*entrant*).

Vous m'excuserez, Grand Maréchal, mais l'Empereur a donné l'ordre formel de ne pas interrompre son sommeil.

BERTRAND.

Quelle fatalité ! Il s'agit du salut public ; sa présence aurait pu tout réparer !

MARCHAND.

Hélas ! anéanti comme il était, il n'aurait rien pu faire.... vous permettez que je me retire, Maréchal, j'ai la garde du palais.

BERTRAND.

Va, mon ami, va, remplis ta consigne.

SCÈNE VII.

BERTRAND, *seul* (*s'approchant de Napoléon*).

Que ses traits sont altérés !... Comme il est pâle !.... lui que la victoire aimait tant, il connait l'infortune !... lui qui, après le combat, généreux vainqueur, tendait la main aux vaincus, il attend maintenant la générosité des vainqueurs ! Mais le monde l'abandonne. Après Austerlitz il aurait pu soulever les peuples contre les rois ! esprit d'ordre, il a préféré consolider les rois sur leurs trônes ; et ces rois aujourd'hui insurgent leurs peuples contre lui !... Trop fort était son bras ! trop noble était son

cœur ! trop grande était son âme !... Mais quoi qu'il arrive je lui reste, moi ! je jure ici de ne l'abandonner jamais !

SCÈNE VIII.

BERTRAND, JOVIAL.

JOVIAL (*qui faisait faction sur la terrasse entre en costume de la vieille garde*).

Pardon ! excuse ! Grand Maréchal, je jure aussi moi Jovial, grenadier de la vieille garde, de suivre partout le Petit-Caporal.

BERTRAND (*lui prenant la main*).

L'adversité fait surgir les grands cœurs ; je recois ton serment... comment n'as-tu pas de grade ? Je t'ai vu au premier rang dans vingt combats !

JOVIAL.

Je n'avais pas de chance, à chaque combat j'attrapais une égratignure, et quand les autres obtenaient de l'avancement, on me pansait.

BERTRAND.

Mais que ne réclamais-tu ?

JOVIAL.

Moi réclamer !... à Austerlitz l'Empereur de sa propre main m'a accroché la croix là (*montrant sa poitrine*) ; que pouvais-je désirer de plus ?

BERTRAND.

C'est bien!... va continuer la faction sur la terrasse, et n'oublie pas ton serment.

JOVIAL (*en se retirant*).

La garde est fidèle à son drapeau ; elle tient ses promesses ou meurt.

BERTRAND (*apercevant Mme Bertrand sur la terrasse*).

Que vois-je!.. ma femme!.. Mme Bertrand! ... ah! fuyons! qu'elle ne connaisse pas mes projets! (*Il sort*).

SCÈNE IX.

MADAME BERTRAND (*seule*).

Que viens-je d'entendre?.. un serment!... et il m'évite! et il me fuit!.. ah! sans doute il craint que je ne cherche à le retenir près de moi, près de son fils Henry ; il redoute mes larmes, mon désespoir... Oh! mes pressentiments se réaliseraient-ils!.... Je voyais Napoléon en exil, tantôt fuyant la persécution dans les plaines de la Sibérie, tantôt monté sur un frêle esquif luttant de vitesse avec des vaisseaux anglais lancés à sa poursuite ; et mon mari le suivait toujours... toujours!... Et je resterais en France! tandis que mon mari, fidèle à son bienfaiteur, serait persécuté sur une terre étrangère! oh, non! mon devoir est de ne pas quitter Bertrand ; mon fils Henry m'accompagnera, il verra

l'Empereur, il vivra avec lui, et quel beau modèle il aura devant les yeux!.. (*apercevant Napoléon*), mais c'est lui ! c'est l'Empereur !.., il dort... le voilà donc l'idole de mon mari ! ce héros qui a rempli le monde de son nom !.. O ciel ! il s'éveille !.. je me retire. (*Elle sort*).

SCÈNE X.

NAPOLEON, *puis* JOVIAL.

NAPOLÉON (*se réveillant consulte sa montre*).

Lucien ne revient pas, mauvais présage !... holà ! quelqu'un !

JOVIAL (*accourant*).

Voilà ! voilà !... Présent, Sire, toujours présent !.. Faut-il balayer les Chambres ? me voilà ! faut-il en trois bans faire de vos colonels des maréchaux, me voilà !... Parlez, Sire, il y a encore là quelques vieux de la vieille qui veillent sur Votre Majesté.

NAPOLÉON.

Ton nom ?

JOVIAL.

Jovial !

NAPOLÉON.

Tu étais à Rivoli ?

JOVIAL (*fièrement*).

Oui, Sire ! et à Marengo ! et à Austerlitz ! et à

Wagram ! (*essuyant une larme*) et à Waterloo aussi !

NAPOLÉON.

Oh ! tu es un brave, je t'ai vu à l'œuvre... quelqu'un est-il venu pendant mon sommeil ?

JOVIAL.

Oui, Sire, le grand maréchal Bertrand et Caron.

NAPOLÉON.

Que penses-tu de Caron, toi ?

JOVIAL.

Moi ! Sire ! (*aiguisant sa baïonnette*), hum ! hum ! rien de bon ! Je crois qu'il a entortillé le Ministre de la guerre, et maintenant il est en train d'entortiller les Chambres.

NAPOLÉON.

Comment sais-tu cela ?

JOVIAL.

Je me suis mêlé au peuple qui a l'instinct des événements et qui crie à Votre Majesté : en avant ! en avant !

NAPOLÉON.

Que ferais-tu à ma place ?

JOVIAL.

Moi ! oh !... je taperais.

NAPOLÉON.

Et sur qui ?

JOVIAL.

Sur les gros ! sur les ennemis du dedans et du dehors. La guerre relève le moral des peuples.

NAPOLÉON.

Mais si j'abdiquais, tout se rangerait peut-être ; c'est un devoir de me sacrifier pour arrêter l'ennemi aux frontières ; les coalisés ne disent-ils pas qu'ils font la guerre à moi seul ?

JOVIAL.

Oui !... connu ! connu !... c'est comme en 1814 !.. Les coalisés ont peur du Petit-Caporal qu'ils veulent séparer de la nation. Voilà tout !

NAPOLÉON.

Si le Petit-Caporal abdiquait, qu'arriverait-il donc ?

JOVIAL.

Il arriverait que les étrangers occuperaient le territoire, l'Anglais enfermerait Votre Majesté, et notre martyre commencerait.

NAPOLÉON.

Comment, notre martyre ?

JOVIAL.

Oui, nous en verrions de rudes !

NAPOLÉON.

Explique-toi.

JOVIAL.

Puisque j'ai juré de suivre partout Votre Majesté !

NAPOLÉON.

O ma vieille garde ! ma vieille garde !

JOVIAL.

Vive l'Empereur !

NAPOLÉON (*lui tirant l'oreille*).

C'est bien !... laisse-moi seul.

JOVIAL (*à part, en sortant*).

Il m'a tiré l'oreille ! quel honneur !

SCÈNE XI.

NAPOLÉON, *seul* (*marchant avec agitation*),

Vaincu ! vaincu !... Moi !... Ainsi le charme est brisé ! le prestige attaché à mon nom est rompu !... Fallait-il donc parcourir le monde en conquérant pour en arriver là !... O misère humaine !... Vaincu ! ce mot me brûle les lèvres !... O Providence ! toi par qui j'ai triomphé en cent combats, toi dont je n'ai été que l'instrument sur la terre, guide-moi !... Dieu ! toi qui lis dans la conscience humaine, si, pour asseoir ses droits nouveaux, la génération actuelle a dû sceller de son sang les abus d'une autre génération, faut-il accuser la Convention nationale ?.. Si, pour féconder les grands principes de 1789, il a fallu mêler le sang des peuples sur les champs de bataille, ai-je failli à ma mission ? suis-je coupable ?. et n'était-il pas dans tes secrets desseins que je

fusse la personnification de la révolution sociale?... O force inconnue qui dirigeais mon bras ! toi qui me soufflais ces mots : « Marche ! marche ! » je ne te sens plus !... Privé de tes lumières, j'hésite, je manque de confiance, et l'Anglais approche ! Toi qui animais mon être, je t'invoque ! inspire-moi ! . . .

. . . .

Ciel !... Je sens comme un feu sacré... Mon cœur tressaille... Une voix intérieure me crie : « Abdique, sois martyr ! et tu immortaliseras ton nom et ta race !... »

Mais une autre voix me dit : « Ressaisis la victoire ! reprends le pouvoir ! et meurs tout entier !... »

Que dois-je croire ? . . . .

(A ce moment on entend du côté de la terrasse crier : Vive l'Empereur ! avec fureur. — Jovial encourage ces cris. — Napoléon se dirige vers la terrasse, les cris redoublent ; il dit quelques mots au peuple et revient sur la scène.)

NAPOLÉON.

Oh ! cette voix : « Abdique ! sois martyr... » Et le peuple et l'armée m'acclament ! et j'ai entre les mains pour me soutenir toutes les forces vives de la nation !... (*Un groupe de personnages entre, Jovial les annonce.*)

SCÈNE XII.

LUCIEN, CARON, NAPOLÉON, BERTRAND, LAS-CASES, EMMANUEL, JOVIAL,

Et un groupe de maréchaux, sénateurs, généraux et députés qui se forment en conseil.

NAPOLÉON.

Eh bien ! Lucien ?

LUCIEN (*tristement*).

Hélas ! Sire, j'ai échoué !... Carnot et Caulincourt ont en vain pris la défense de Votre Majesté ; votre fidèle Labédoyère a été rappelé à l'ordre; tout conspire contre Votre Majesté ; (*bas*) et Caron triomphe !

NAPOLÉON (*à Caron*).

Vous m'apportez le vœu des Chambres ; que veulent-elles? qu'exigent-elles?... Parlez, Monsieur !

CARON.

Sire, elles veulent ce que veut l'ennemi : l'abdication de Votre Majesté.

NAPOLÉON (*au Conseil*).

Et vous, Messieurs ?

(Presque tous les membres du Conseil répondent : Abdiquez, Sire !)

NAPOLÉON.

On a donc bien peur de moi !

CARON.

On est fatigué de la guerre.

NAPOLÉON.

Je n'aspire qu'à la paix.

CARON.

Pour arriver à la paix il faut encore faire la guerre ; c'est ce qui décourage.

NAPOLÉON.

Mais si j'abdique, les Anglais et les Prussiens vont entrer à Paris.

CARON.

Ils disent qu'ils sont prêts à traiter de la paix avec les Chambres, si Votre Majesté se retire.

NAPOLÉON.

Ont-ils été sincères en 1814?

CARON.

Je ferai observer à Votre Majesté que je ne parle pas en mon nom personnel; je suis l'interprète des vœux des Chambres; ces vœux sont : l'abdication ou la déchéance.

NAPOLÉON.

La déchéance!... Pauvre humanité!... Vainqueur j'avais tous les cœurs, les Chambres étaient à mes pieds!... Mais vaincu; on ne tient plus compte de mes grandes actions : la révolution tempérée, anoblie par moi? néant!... mes campagnes? néant!... mes institutions? néant!... mes travaux publics?

néant !... la gloire dont j'ai couvert la nation ? néant !... Vous députés, vous sénateurs, à qui j'ai prodigué richesses, honneurs ; le malheur est là, vous m'abandonnez !... Vous maréchaux !... Vous généraux !...

BERTRAND.

Sire, je proteste contre l'abdication de Votre Majesté ; je suis toujours prêt à verser mon sang pour elle.

CARON.

Trop de sang a déjà été répandu.

BERTRAND.

Le vôtre n'a jamais coulé.

LAS-CASES.

Au moment du danger le monarque et la nation doivent se confondre.

BERTRAND.

Je ne comprends pas l'abdication en présence d'une défaite. Il faut dissoudre les Chambres, déclarer la patrie en danger et opposer à l'ennemi la poitrine de la France.

EMMANUEL.

Vive l'Empereur !

(La majorité du Conseil continue à demander l'abdication ; plusieurs membres gardent le silence.)

CARON.

Votre Majesté le voit ; à part trois ou quatre voix, l'abdication est dans toutes les bouches.

NAPOLÉON.

Messieurs, je suis prêt, s'il le faut, à me sacrifier pour la patrie ; mais j'ai la conviction que l'ennemi vous tend un piége et que, moi parti, il ne marchera que plus vite sur Paris... Que j'abdique ! et qui donc alors repoussera l'Europe en armes?... Ne me croyez-vous plus capable de ressaisir la victoire ? Pour une défaite avez-vous oublié cent triomphes?... Sans doute nos malheurs sont grands, mais non irréparables; nos ressources sont encore immenses; il reste de puissants moyens pour repousser l'invasion.

Si les Chambres ne veulent pas me confier un grand pouvoir provisoire, je saurai le saisir ; j'ai la confiance de l'armée et du peuple... Quoi ! la patrie est en danger ! et j'abdiquerais !... Mais il y a quelques jours à peine j'ai reçu vos serments !... Que j'abdique ! Mais il n'y a qu'un instant j'ai été porté de Cannes à Paris sur les bras du peuple et de l'armée !... (*On entend crier au dehors : vive l'Empereur !*)

Ce peuple qui m'a confié ses destinées m'encourage à la résistance ; écoutez ces cris, c'est la voix de la nation !... (*montrant des gens du peuple et des soldats montés sur les murs de la terrasse qui l'acclament*). Ils n'ont rien reçu de moi ceux-là ! le devoir seul les préoccupe ; le sentiment de la nationalité les éclaire !...

Que j'abdique! quand le peuple m'acclame, quand l'armée compte encore 150,000 braves sous les armes! Louis XIV a-t-il abdiqué le pouvoir après Malplaquet? Non! Il a résisté, déclarant qu'il sauverait l'Etat ou périrait avec la nation. Il a combattu, et Dieu lui a donné la victoire!

BERTRAND.

La garde est morte, c'est à nous de mourir maintenant.

LUCIEN.

Ou de vaincre.

NAPOLÉON.

Une nation qui se lève comme un seul homme devant l'ennemi ne meurt jamais!

BERTRAND.

Vive l'Empereur!

EMMANUEL.

Vive l'élu de la nation!

CARON.

Sire, voici un message des Chambres qu'on vient de me remettre.

NAPOLÉON (*à Caron*).

Lisez vous-même!

CARON (*lisant*).

« Sur la motion de plusieurs députés, la Chambre des Représentants a proclamé la patrie en danger, s'est mise sous la protection de la garde nationale et a déclaré traître à la patrie quiconque tenterait

de la dissoudre : ces résolutions votées à une grande majorité, les deux Chambres supplient l'Empereur d'abdiquer, seul moyen d'empêcher la guerre civile. »

(Un profond silence succède à la lecture de ce message.)

NAPOLÉON (*après avoir réfléchi, se tournant vers le Conseil.*)

Messieurs, moi qui ai rétabli l'ordre en France, je ne serai jamais un motif de guerre civile. Puisqu'on paraît convaincu que seul je fais obstacle à la paix, je m'offre en sacrifice à la haine de la Sainte-Alliance; ma vie politique est terminée, je proclame mon fils Napoléon II, empereur des Français..... Puisse mon abdication préserver la France de l'invasion !... (*Le Conseil applaudit à ces paroles.*)

LAS-CASES.

Mais au moins que Votre Majesté veuille bien dans l'acte d'abdication exiger des garanties pour sa sûreté personnelle.

BERTRAND.

Actuellement les ports doivent être bloqués par la flotte anglaise; Votre Majesté pourrait par un traité diplomatique obtenir un sauf-conduit, se mettre sous la protection des Etats-Unis...

NAPOLÉON.

Je me mets sous la protection de Dieu ! Dans tous mes actes je n'ai eu en vue que la grandeur de

la France; j'abdique sans aucune réserve personnelle... à la grâce de Dieu!

LAS-CASES.

Mais Votre Majesté s'expose ainsi à devenir prisonnière de la coalition.

NAPOLÉON.

On n'osera jamais me traiter en prisonnier de guerre puisque je livre volontairement ma personne aux vainqueurs.

JOVIAL.

Ne vous y fiez pas, Sire!

NAPOLÉON (*à Las-Cases, en lui présentant la plume.*)

Ecrivez mon abdication.

LAS CASES.

Jamais, Sire!

NAPOLÉON (*à Lucien.*)

Et vous, Lucien?

LUCIEN.

Oh! Sire!

NAPOLÉON.

Et vous Bertrand?

BERTRAND.

Vive l'Empereur!

(Napoléon présente successivement la plume aux membres du Conseil; mais tous refusent d'écrire l'abdication.)

NAPOLÉON (*à Caron.*)

En voilà un qui ne me refusera pas! écrivez mon abdication, Caron.

CARON.

Mon devoir est d'obéir à Votre Majesté.

NAPOLÉON.

Il est des cas où l'obéissance servile est une trahison ; écrivez Caron ! (*bas*) écrivez Judas !...

CARON (*bégayant en écrivant.*)

Sire, je... je... je... je... j'obéis à Votre Ma... Ma... Majesté.

JOVIAL (*jetant son fusil.*)

Allons bon ! voilà mon martyre qui commence !...

(*La toile tombe.*)

FIN DU PREMIER ACTE.

ACTE DEUXIÈME

A Longwood. — Salon; ameublement modeste.
(*Marchand annonce les entrées*).

SCÈNE I.

NAPOLÉON, EMMANUEL.

(Au lever du rideau, Emmanuel rêve assis sur un fauteuil; Napoléon debout à côté de lui écoute ses paroles).

EMMANUEL (*rêvant*).

.... O mer! pourquoi tes eaux s'agitent-elles avec tant de fureur?... tonnerre, pourquoi gronder avec un tel fracas?... éclairs, qu'annoncez-vous de sinistre ou de grandiose?... nature entière, pourquoi tressaillir ainsi!... O Corse! Corse, quel enfantement bouillonne dans tes flancs!... c'est le 15 août 1769!... Des vagissements se font entendre... un enfant vient de naître!... planant sur sa tête, un aigle à l'œil perçant crispe dans ses serres un sceptre colossal.... Le calme renaît soudain! et Clovis sortant des nues vient ceindre le front du nouveau-né d'un diadème illustré de mille royaumes.... Et la Corse est française!! Et l'enfant est français!... Que de gloire, ô France, tu vas recueillir!... Napoléon est né!!....... Enfant pré-

destiné, pourquoi silencieux, rêveur à Brienne recherche-t-il la solitude? Ah! c'est que déjà son âme ardente est animée d'un feu sacré, une inspiration divine la dévore! il pressent l'avenir!... c'est qu'il est plus doux de converser avec Dieu qu'avec les hommes!........ Il court! il vole! il étonne le monde!... soldats renouvelez les travaux d'Hercule, un héros vous commande! .. Marengo, Austerlitz, Iéna, Friedland, Wagram!!... ah! c'est trop de succès....... Soudain Waterloo!...... France sèche tes pleurs! Si glorieuse, ne seras-tu pas à jamais la reine des nations!!........ Mais lui où est-il ?... Clairons, ne sonnez plus! tambours, cessez de battre! drapeaux sans aigles, entourez vos lauriers d'un long voile de crêpe!... Sainte-Hélène, rocher sinistre, reçois le héros des héros!.... Il est là! prisonnier sur une île sans fleur, sans printemps!.. il est là, loin de sa patrie, loin des siens, loin de son fils!!.......

(A ce moment une larme de Napoléon tombe sur la figure d'Emmanuel qui s'éveille).

NAPOLÉON (*surpris*).

Eh bien! Emmanuel, vous ne dormez plus; savez-vous que vous rêvez délicieusement, Monsieur le poëte?

EMMANUEL (*tristement*).

Ah! Sire, vous pleuriez!...

NAPOLÉON

Moi ! comment cela ! et quand m'avez-vous vu pleurer, enfant ?

EMMANUEL (*s'essuyant la figure*).

Et tenez, Sire, c'est une de vos larmes qui m'a réveillé !... Mon Dieu ! qu'ai-je donc dit pour attrister Votre Majesté ?

NAPOLÉON.

Eh ! vous avez de ces cauchemars qui vous brisent le cœur ! Etait-il besoin de me prendre au berceau pour me jeter sur cet affreux rocher !... (*Il se promène avec agitation*). Où est votre père Lases-Cases ? où sont Gourgaud, Montholon ? où est le docteur O' Méara ?

EMMANUEL.

Chez le gouverneur qui chaque jour les persécute, Sire.

NAPOLÉON (*à part*).

Ce gouverneur éloigne de moi mes meilleurs amis ! cruel Hudson-Low ! il craint que ma captivité soit charmée par trop de nobles dévouements !.. dites-moi, Emmanuel, la vue de votre père s'améliore-t-elle ?

EMMANUEL.

Hélas ! non, Sire, mon père y voit à peine pour se conduire, et il regrette bien de ne plus pouvoir être utile à Votre Majesté, de ne plus pouvoir écrire vos campagnes.

NAPOLÉON.

Avez-vous mis au net ma dernière dictée sur la campagne d'Egypte ?

EMMANUEL

Oui, Sire, tout est à jour.

NAPOLÉON.

Bien ! bien ! je suis content de vous ; vous remplacez dignement votre père... ce travail vous plaît-il, au moins ?

EMMANUEL.

Oh ! Sire, que mon sort est enviable ! et qu'il m'est doux d'écrire les grandes choses de votre règne !

NAPOLÉON.

Ainsi vous êtes heureux près de moi ?

EMMANUEL.

Oh oui ! bien heureux !

NAPOLÉON.

Mais, pauvre enfant, on vous tourmente sans cesse.

EMMANUEL.

Mais je vous vois, je vous entends sans cesse.

NAPOLÉON.

Le gouverneur vous donne à peine le nécessaire.

EMMANUEL.

Je me nourris de vos hauts faits.

NAPOLÉON.

Hier encore, Hudson-Low vous a cruellement insulté, humilié, vous et votre père.

EMMANUEL.

Pour Votre Majesté, Sire, on souffre avec plaisir.

NAPOLÉON.

Tout est mauvais ici : le climat, la nourriture et le gouverneur.

EMMANUEL (*se cachant la figure*).

Et qu'importe ?... je vous aime !

NAPOLÉON (*lui donnant une tape sur la joue*).

C'est de l'enfantillage !... (*à part en riant*) Allons, je suis battu sur toute la ligne...

SCÈNE II.

Les précédents, LAS-CASES.

(Emmanuel écrit pendant l'entretien de Napoléon et de Las-Cases.)

LAS-CASES (*entrant annoncé par Marchand*).

J'apporte à Votre Majesté des lettres et des journaux d'Europe de la part du gouverneur.

NAPOLÉON.

Des nouvelles de France ?... ah ! enfin ! voyons... (*après avoir lu*) Quelle indignité ! Les lettres sont décachetées, surchargées de ratures ! les journaux

sont en fragments et ne contiennent que des écrits injurieux contre moi ; et je ne puis me défendre ! et ils s'attaquent à un captif !... tenez, lisez, Las-Cases.

LAS-CASES (*après avoir lu un passage d'un journal*).

Ah ! c'est infâme !... moi qui pensais apporter quelque soulagement moral à Votre Majesté !

NAPOLÉON.

Et quels sont les auteurs de ces calomnies, de ces diffamations ?... des solliciteurs de places ! des misérables qui ont rampé à mes pieds pendant que je régnais !... Et voilà ce qu'Hudson-Low me jette en pâture !...

LAS-CASES.

Cet homme est impitoyable ; il n'en faut rien espérer ; il ne comprend pas les souffrances morales !

NAPOLÉON.

Il les comprend ! mais il a pour mission de torturer l'âme et le corps de sa victime.

LAS-CASES.

Oh ! espérons que non ; ce serait trop affreux !... La calomnie ! la diffamation ! quelles armes déloyales et terribles !... Voici un honnête homme, un homme de cœur, un grand génie qui n'a en vue que le bien public... Soudain, il est paralysé ! c'est que la calomnie vient de le saisir et l'étouffe dans ses mille replis ! Aussitôt ses vertus sont des vices ; la

basse jalousie donne la main à la calomnie, et ensemble elles complètent sa ruine.... heureusement qu'il y a une justice céleste !

NAPOLÉON (*lui prenant la main*).

Oui ! Las-Cases, il y a une justice céleste, et c'est là notre consolation !... Et puis Jésus-Christ aussi a été méconnu, calomnié, diffamé, persécuté, martyrisé !!... (*après un moment de silence*). Tenez, si c'était à refaire, j'irais moi-même chercher mes employés à domicile ; j'aurais ainsi des gens modestes, des gens de cœur qui feraient aimer mon gouvernement ; j'élaguerais tous les solliciteurs... En face des peuples, le gouvernement est responsable de ses employés ; si les employés agissent dans leur intérêt personnel, tout va mal ; mais s'ils n'ont en vue que l'intérêt général, tout va bien... Ah ! pourquoi le clergé est-il si bien servi ? c'est que son organisation matérielle est admirable, c'est que ses ministres sont éloignés des passions humaines, c'est qu'ils ne sont libres que de faire le bien !... Comment voulez-vous qu'un homme , quelque bien trempé qu'il soit, puisse résister seul aux passions, aux séductions du monde ! la nature humaine est faible, remplie de défaillances ; elle a besoin d'un puissant frein... Laissez couler un fleuve, mais à la condition de l'endiguer, de lui creuser son lit pour qu'il aille droit, pour qu'il n'exerce pas de ravages.

LAS-CASES.

Mais alors il faudrait appliquer aux employés des gouvernements l'organisation matérielle du clergé catholique! Il faudrait, pour assurer le bonheur et la liberté des peuples, que tous les gens en place fussent privés des joies de ce monde, fussent casernés, fussent esclaves!

NAPOLÉON.

Non, pas esclaves! mais soumis à une discipline morale: dans ces conditions, obéissant à une force morale exclusive, ils seraient bien inspirés; ils donneraient le bon exemple, leur seule préoccupation serait l'amour de la patrie et du bien public, et alors quel parfait gouvernement nous aurions!

LAS-CASES.

C'est l'âge d'or qui reviendrait.

NAPOLÉON.

Oui, mais en attendant, nous passons par l'âge de fer... Sortons, allons respirer un peu d'air; venez Las-Cases, venez Emmanuel.

(Napoléon, Las-Cases et Emmanuel sortent)
(Madame Bertrand et Henry entrent par une autre porte).

SCÈNE III.

MADAME BERTRAND, HENRY.

HENRY.

Maman, maman! l'Empereur est sorti; quel dommage! moi qui voulais lui réciter ma fable.

MADAME BERTRAND.

Eh bien, il faut attendre son retour.

HENRY.

C'est que j'ai peur de l'oublier.

MADAME BERTRAND.

Répète-la moi alors.

HENRY.

Oh! à toi je la dirais bien, mais à l'Empereur ce n'est pas la même chose.

MADAME BERTRAND.

L'Empereur t'effraie donc? cependant tu le recherches toujours.

HENRY.

Je le recherche parce qu'il est bon et qu'il aime bien à s'amuser avec moi, mais parfois il a des yeux qui....

MADAME BERTRAND.

Qui... quoi?

HENRY.

Qui vous font ou pleurer ou... je ne sais pas dire, aide-moi donc à trouver le mot, maman?

MADAME BERTRAND.

Ou tressaillir, est-ce cela?

HENRY.

Oui, c'est cela, tressaillir.

MADAME BERTRAND.

Mais tressaillir d'effroi?

HENRY.

Oh ! non, d'admiration.

MADAME BERTRAND (*souriant*).

Allons, petit espiègle, dis-moi la fable.

HENRY (*récitant*).

« Un agneau se désaltérait
Dans le courant d'une onde pure.
Un loup survient à jeun..... »
Oh ! maman, voilà le loup qui arrive.

(On aperçoit dans le fond Hudson-Low).

MADAME BERTRAND.

Ciel ! Hudson-Low !

HENRY.

Pourquoi trembles-tu, maman ; n'aie pas peur ; s'il veut te battre, je te défendrai ; c'est que je n'ai pas peur de lui, vas ; veux-tu que je lui dise ses vérités à ce méchant qui fait tant souffrir l'Empereur ?

MADAME BERTRAND.

Tais-toi, enfant, tu sais bien qu'il est maître ici et qu'il faut lui obéir... (*à part*) Quelle figure sinistre ! ah ! éloignons-nous ; viens Henry !

HUDSON-LOW (*entrant, à Mme Bertrand*).

Vous pouvez vous retirer, madame, mais que votre fils reste, j'ai à lui parler.

MADAME BERTRAND (*à part*).

Mon fils seul avec lui ! que va-t-il lui dire ! que veut-il savoir ! (*bas à Henry*) sois discret, parle-lui poliment ; il y va du salut de l'Empereur. (*Elle sort.*)

SCÈNE IV.

HENRY, HUDSON-LOW.

HUDSON-LOW (*s'asseyant*).

Venez vous asseoir près de moi, mon petit ami.

HENRY (*à part*).

Tâchons de nous contenir pour obéir à maman ; c'est égal, je sens mon sang bouillir dans mes veines ! Si ce n'était maman et l'Empereur, comme je lui donnerais un croc-en-jambe à ce grand-là.

HUDSON-LOW.

Venez donc ! Est-ce que je vous fais peur ?

HENRY (*s'asseyant*).

Je n'ai peur de personne.

HUDSON-LOW.

Aimez-vous les bonbons ?

HENRY.

Je ne les crains pas.

HUDSON-LOW.

Eh bien, si vous voulez être bien sage, je vous en donnerai.

HENRY.

Mais qu'entendez-vous par être bien sage?

HUDSON-LOW.

C'est obéir, c'est répondre à mes questions.

HENRY.

Je préférerais vous réciter ma fable.

HUDSON-LOW.

Non, écoutez-moi : le général Bonaparte a-t-il l'espoir de retourner en France?

HENRY.

Je ne connais pas le général Bonaparte.

HUDSON-LOW.

C'est celui que vous autres Français appelez l'Empereur.

HENRY.

Son vrai nom est bien Empereur, puisque je l'ai vu imprimé dans un livre où on dit qu'il a donné de fameuses brossées aux Anglais unis aux Prussiens, unis aux Autrichiens, unis aux... je ne me rappelle plus.

HUDSON-LOW.

Ah! et qui vous procure de pareils livres?

HENRY.

C'est...

HUDSON-LOW.

C'est?...

HENRY.

C'est Monsieur...

HUDSON-LOW (*ouvrant une boîte de chocolat*).

C'est Monsieur?...

HENRY.

Je ne me rappelle plus le nom.

HUDSON-LOW (*fermant la boîte*).

Vous n'aurez point de bonbons.

HENRY.

J'en ai mes pleines poches ; maman m'en donne tant que j'en veux.

HUDSON-LOW.

A l'avenir, elle ne vous en donnera plus.

HENRY.

Je saurai m'en passer.

HUDSON-LOW.

Ainsi, vous ne voulez pas répondre à mes questions ?

HENRY.

Non, Monsieur.

HUDSON-LOW.

Et pourquoi ?

HENRY.

Parce que je m'appelle Bertrand !

HUDSON-LOW (*à part*).

Impossible de me faire une créature parmi tous ces Français ! oh, j'y arriverai !... (*haut*) Quand vous voudrez me dire ce que fait le général, vous viendrez me trouver, je vous donnerai des gâteaux, des images et des polichinelles. (*Il sort.*)

HENRY (*gesticulant*).

Polichinelle, va ! grand mal bâti ! qu'il est donc laid ! qu'il est donc laid !

SCÈNE V.

NAPOLÉON, HENRY.

NAPOLÉON (*entrant*).

Eh bien ! Henry, pour qui sont ces grimaces ?

HENRY.

Sire, c'est pour le gouverneur.

NAPOLÉON.

Peste ! comme tu y vas !... On m'a dit que tu avais une fable à me réciter.

HENRY.

Oui, Sire ; c'est le Loup et l'Agneau.

NAPOLÉON.

Eh bien, mets-toi sur mes genoux et commence.

HENRY (*assis sur les genoux de Napoléon*).

« Un agneau se désaltérait... dans une blonde chevelure...

NAPOLÉON.

Dans une blonde chevelure?... Que diable me racontes-tu là !

HENRY.

Ah ! Sire, c'est que vous me regardez, et alors je ne sais plus ce que je dis.

NAPOLÉON (*à part*).

Comme il ressemble à mon fils !... il a le même âge que lui !

HENRY (*récitant*).

« Un loup survient à jeun... cherchant des confitures...

NAPOLÉON.

Des confitures ?

HENRY.

Je me trompe encore ; cependant je l'ai récitée à maman sans faire une faute.

NAPOLÉON (*à part*).

Il est espiègle comme mon fils !

HENRY (*récitant*).

« Qui te rend si hardi de troubler mon... veuvage... »

NAPOLÉON (*lui tirant l'oreille*).

Mon veuvage !... fais donc attention à tes paroles !

HENRY (*récitant*).

« Sire, que votre majesté ne se mette pas en colère... »

NAPOLÉON.

Mais je ne me fâche pas.

HENRY.

Sire, c'est l'agneau qui parle au loup.

NAPOLÉON.

Bien ! bien ! continue.

HENRY (*récitant*).

« Je tête encore ma mère...

NAPOLÉON (*riant*).

Quoi ! à ton âge ?

HENRY (*embarrassé*).

Mais c'est l'agneau qui parle toujours, ce n'est pas moi !

NAPOLÉON (*riant toujours*).

Si ce n'est toi, c'est donc ton frère ?

HENRY (*récitant*).

« Je n'en ai point... »

NAPOLÉON.

Tu n'as point de frère ?

HENRY (*avec dépit*).

Si, j'ai un frère ; mais c'est l'agneau qui n'en a pas.

NAPOLÉON (*l'embrassant*).

Ta mère t'appelle, va vite la rejoindre.

HENRY.

Adieu, Sire, je vais encore répéter ma fable, et, dans quelques jours, je la réciterai d'un seul trait à Votre Majesté. (*Il sort*).

(On annonce Bertrand.)

SCÈNE VI.

NAPOLÉON, BERTRAND, *puis* MARCHAND.

NAPOLÉON.

Vous paraissez tout joyeux, Bertrand ; avez-vous une bonne nouvelle à m'apprendre ?

BERTRAND.

Sire, c'est aujourd'hui l'anniversaire d'Austerlitz.

NAPOLÉON.

L'anniversaire d'Austerlitz !... Le 25 novembre... C'est vrai. Ah ! Bertrand, mon fidèle Bertrand, Austerlitz ! que ce mot a de charmes pour moi ! embrassez-moi. (*Ils s'embrassent*). Austerlitz ! loin de nous les travaux ; loin de nous les soucis... Je veux réunir dans un banquet tous mes compagnons d'infortune... Où est Marchand ?

MARCHAND (*entrant*).

Me voilà, Sire.

NAPOLÉON.

Marchand, je donne un grand dîner aujourd'hui, je te charge des apprêts du festin.

MARCHAND.

C'est que...

NAPOLÉON.

C'est que quoi ?

MARCHAND.

Hélas ! Sire, les provisions manquent.

NAPOLÉON.

Eh bien, il faut en acheter, et tout ce qu'il y a de mieux... L'anniversaire d'Austerlitz ! Je veux que tous mes amis, que tous mes serviteurs dînent à ma table... Voyons, Marchand, que vas-tu ordonner ?

MARCHAND.

Sire, je suis désolé, mais... l'argent... Ah ! Sire, nous n'avons plus d'argent !

NAPOLÉON.

Il n'y a plus d'argent !... Comment, nous en sommes là ?

MARCHAND.

Le gouverneur n'a pas voulu nous remettre les fonds qu'on envoyait de France à Votre Majesté.

NAPOLÉON (*agité*).

Qu'on m'apporte mon argenterie !

(Marchand sort et revient avec des réchauds, cuillères et fourchettes).

MARCHAND (*pleurant*).

Voilà, Sire.

NAPOLÉON (*à Bertrand, en lui montrant les réchauds*).

Bertrand, voilà les Russes ! taillez-moi ça en pièces... moi, je me charge des Autrichiens. (*Il brise les cuillères et les fourchettes*)... Tiens, Marchand, va vendre cela ; et tu donneras rendez-vous ici à tous mes compagnons ; à tous, tu entends !

MARCHAND (*embarrassé*)

C'est que...

NAPOLÉON.

Tu hésites ! le gouverneur m'empêcherait-il aussi de recevoir mes amis, de fêter...

MARCHAND.

De fêter Austerlitz ! précisément, Sire ; Hudson-Low vient de consigner chez eux MM. Las-Cases, O' Méara, Gourgaud, Montholon ; et actuellement il fait demander le Grand Maréchal.

NAPOLÉON (*ému*).

C'en est trop !... Cet Anglais est sans entrailles !... J'oubliais que je n'étais pas libre !... O liberté que tu es précieuse ! que tes accents sont doux !... Un moment je me suis cru libre, et mon cœur a tressailli d'aise !... mais c'était une illusion... C'est vrai, je suis prisonnier !... La liberté ? mais c'est la vie !... Combien il doit souffrir, combien il doit dépérir le peuple privé de liberté !!... Qu'on me laisse seul !

BERTRAND (*avec émotion*).

Je vais tâcher d'obtenir quelques concessions du gouverneur.

NAPOLÉON.

Non, Bertrand, ne demandez rien pour moi.

BERTRAND (*à part*).

Oh ! si ; je demanderai pour lui ! dussè-je m'humilier devant Hudson ; devant Hudson-Low ! moi !... Ah ! il s'agit d'améliorer le sort de l'Empereur, pour lui que ne ferais-je pas !

(Il sort avec Marchand.)

SCÈNE VII.

NAPOLÉON (*seul, regardant la mer*).

Ici l'Océan ! là des sentinelles ! sur ma tête la voûte céleste ! à mes pieds, cet affreux roc !... Et pas de nouvelles de France, pas de nouvelles de ma famille !... Joséphine, Marie-Louise, et toi, ô mon fils ! où êtes-vous ? que faites-vous ?... Je n'en sais rien !... Et vous, intrépides guerriers, qui avez travaillé à l'épopée impériale, êtes-vous récompensés de vos labeurs ? ou plutôt, comme moi, n'êtes-vous pas victimes des rancunes de la coalition ?... Rien ! rien ! je ne sais rien !... rien que ce que m'apprennent de misérables libelles anglais inventés contre moi ; et ces libelles qui les encourage, qui les répand ? le gouvernement anglais qui, pour détourner de lui l'examen public, dirige contre moi les clameurs de la multitude !... Qui encore ? Hudson-Low, qui en est réduit à me diffamer pour faire excuser sa conduite à mon égard ! O Anglais, est-ce ainsi qu'on traite un vaincu !... Dieu tout-puissant, ta justice céleste laissera-t-elle longtemps impuni un pareil forfait !... Sainte-Hélène, prison sinistre, que tardes-tu à creuser ma tombe !!...

(Il reste un moment la tête dans ses mains, et ne voit pas entrer Amorosa qui a une belle figure et porte une toilette recherchée.)

SCÈNE VIII.

NAPOLÉON, AMOROSA.

NAPOLÉON (*entendant le froissement d'une robe, se retourne*).

Qu'est-ce ? que me veut-on ?

AMOROSA.

Sire, je suis envoyée par le gouverneur pour...

NAPOLÉON.

Pour ?. .

AMOROSA.

Pour donner un peu de distraction à Votre Majesté. Dans sa générosité, Son Excellence Hudson-Low a pensé que les soins assidus d'une femme dévouée pourraient donner du charme à votre captivité.

NAPOLÉON.

Et vous venez jouer ce rôle ?

AMOROSA (*à part*).

Quels yeux il a ! il doit être difficile à apprivoiser ! (*haut*) Votre Majesté peut être assurée que...

NAPOLÉON.

Allons au but ! si vous m'êtes adressée comme cuisinière, tâchez que les mets soient plus frais et le vin plus potable.

AMOROSA (*agitant sa robe*).

Mais, Sire, regardez-moi donc ! ai-je l'air d'une cuisinière ?

NAPOLÉON.

Et que voulez-vous donc être ?

AMOROSA (*minaudant.*)

Ne le devinez-vous pas ?... Ah ! Sire, je rendrais Votre Majesté bien heureuse !

NAPOLÉON.

Madame, je rends grâce à vos charmes ; sans doute votre toilette est du meilleur goût, vos yeux sont remplis de feu, votre physionomie est on ne peut plus attrayante... mais le gouverneur s'est moqué de vous.

AMOROSA.

Je ne m'attendais pas à une pareille réception... traiter ainsi une Andalouse !

NAPOLÉON (*riant.*)

Ah ! vous êtes Andalouse ! certes le pays produit de bien jolies denrées !... et vous vous appelez ?

AMOROSA (*à part.*)

Il mord à la pomme !... il y viendra ; ne suis-je pas irrésistible ! (*haut*) Mon nom est Amorosa.

NAPOLÉON.

Que ce nom rend bien vos fonctions !

AMOROSA.

Puis je espérer que...

NAPOLÉON.

En vérité tout cela est très-drôle... mais la plaisanterie passe les bornes, (*lui montrant la porte*) Madame, retournez vers le gouverneur et dites-lui de vous adresser au Grand-Turc.

(Amorosa sort courroucée.)

NAPOLÉON (*à part.*)

Quel outrage !...

SCÈNE IX.

NAPOLÉON, EMMANUEL, *puis* JOVIAL.

EMMANUEL (*entrant sans bruit.*)

Sire, j'ai à parler confidentiellement à Votre Majesté.

NAPOLÉON.

Parlez, Emmanuel, nous sommes seuls.

EMMANUEL.

Une barque est près d'ici ; un vaisseau américain attend au large... Voici des vêtements anglais, que Votre Majesté veuille bien les mettre et me suivre... le temps presse.

NAPOLÉON (*surpris.*)

Qui a organisé cette évasion?

EMMANUEL.

Jovial qui arrive d'Amérique, et vos amis de France.

NAPOLÉON.

Jovial ! il a tenu parole ; il est bien du sang de ma vieille garde !... Mais, si je fuis, Hudson va rendre mes compagnons responsables, et quel sort leur sera réservé !

EMMANUEL.

Ils s'attendent à tout ; leur joie sera immense lorsqu'ils sauront Votre Majesté en sûreté en Amérique.

NAPOLÉON.

Je reste !

EMMANUEL.

Oh ! Sire.

NAPOLÉON.

Je reste !... allez prévenir Jovial, et tâchez que rien de fâcheux ne lui arrive.

(On entend un coup de feu ; Jovial entre couvert de sang.)

JOVIAL.

Ah !... je le revois !... Merci, mon Dieu !... je puis mourir maintenant ! (*il tombe dans les bras de l'Empereur.*)

EMMANUEL (*à Jovial.*)

Qu'y a-t-il ? qu'est-il arrivé ?

JOVIAL.

Le coup est manqué, la barque est saisie... (*à part*) c'est égal, je suis bien heureux, il m'a pressé sur son cœur !

NAPOLÉON (*à Jovial.*)

Tu es blessé ! tu souffres !

JOVIAL.

Oh ! une égratignure... ça fouette le sang ! Une petite blessure de temps en temps ça renouvelle le sang et l'amitié... Il y a longtemps que je n'en avais reçu, ça commençait à me manquer !

(Hudson-Low accourt avec des gardes.)

SCÈNE X.

LES MÊMES, HUDSON-LOW, DES GARDES.

HUDSON-LOW (*le chapeau sur la tête; en montrant Jovial à ses gardes.*)

Emparez-vous de cet homme !

JOVIAL (*se débattant.*)

Monsieur le Gouverneur, c'est moi seul qui ai organisé ce plan de fuite ; l'Empereur l'ignorait, je vous le jure !... Voyez cette blessure ; ce sont vos factionnaires qui me l'ont faite... achevez-moi, Monsieur le Gouverneur, mais épargnez l'Empereur ! (*Les gardes l'emmènent.*)

HUDSON-LOW.

Général Bonaparte, qu'est-ce que j'apprends ? Un projet d'évasion !

NAPOLÉON.

Chapeau bas, Monsieur le Gouverneur, vous parlez à l'Empereur Napoléon !

HUDSON-LOW (*ôtant son chapeau.*)

Général, je redoublerai de vigilance ; je signalerai ce fait à mon gouvernement.

NAPOLÉON.

Signalez !

HUDSON-LOW.

Je dirai que le général Bonaparte a voulu s'échapper ; on étendra mes pouvoirs, et alors...

NAPOLÉON.

Et alors ?

HUDSON-LOW.

Et alors j'obtiendrai votre mise au secret.

NAPOLÉON.

Et n'y suis-je pas déjà ?

HUDSON-LOW.

O ingratitude !... mais vous pouvez faire des promenades à cheval.

NAPOLÉON.

Oui, sous la surveillance indécente de deux ou trois gardes ; dans ces conditions, j'aime mieux m'en priver.

HUDSON-LOW.

N'ai-je pas fait planter des arbres pour votre agrément?

NAPOLÉON.

Des arbres qui donneront de l'ombrage dans dix ans : alors je serai mort.

HODSON-LOW.

J'espère bien que...

NAPOLÉON.

Cessez ce jeu de mauvais goût.

HUDSON-LOW.

Mais enfin, général, que vous manque-t-il? faites vos plaintes!

NAPOLÉON.

A quoi bon! mes compagnons se plaignent tous les jours, en tenez-vous compte?... Vous demandez ce qu'il manque ici? Il manque d'abord de l'air pur; ignorez-vous que Longwood est l'endroit le plus malsain de l'île?... Il manque de la délicatesse : vos agents pénètrent dans mon domicile à toute heure!... Il manque le respect des convenances: dans tous vos actes vous cherchez à avilir mon caractère; mais vous n'y parviendrez pas.

HUDSON-LOW.

J'obéis à mon gouvernement.

NAPOLÉON.

Votre gouvernement n'a pu vous donner de pareils ordres! Si vous aviez le sentiment de la déli-

catesse et de l'honneur, vous comprendriez qu'on peut surveiller un prisonnier sans le torturer au physique et au moral, quand surtout ce prisonnier a commandé à l'Europe.

HUDSON-LOW.

J'obéis à mon gouvernement.

NAPOLÉON.

Vous pouvez vous retirer, je n'ai plus rien à vous dire ; allez, Monsieur, et faites en sorte que je ne vous voie plus ; votre présence m'est odieuse.

HUDSON-LOW (*troublé.*)

Je... je... je me retire... (*Il sort.*)

SCÈNE XI.

NAPOLÉON, EMMANUEL.

NAPOLÉON (*à part.*)

Pauvre Jovial ! quel sort l'attend ! et je ne puis rien faire pour lui !... Il a fallu que je me taise pour ne pas empirer son sort ! qu'elle a pâli cette étoile qui jadis me portait en triomphe sur tous les points du globe !... (*à Emmanuel*) A l'avenir, mon enfant, je ne veux plus qu'on s'expose pour me délivrer ; je suis résolu à subir le martyre ici... je frémis en pensant que cette tentative de délivrance peut augmenter encore les persécutions de tous mes compagnons de captivité !... Ah! maintenant je porte malheur à tout ce qui m'entoure !... Mes

fidèles compagnons et vous Emmanuel, ah ! laissez-moi seul à Sainte-Hélène, fuyez cette île malsaine, retournez en France !

EMMANUEL.

Quoi ! nous ! laisser l'Empereur entre les mains d'Hudson-Low !.....

SCÈNE XII.

Les mêmes, HUDSON-LOW, *puis* LAS-CASES.

HUDSON-LOW (*rentrant avec des gardes.*)

Qui parle d'Empereur ici? c'est général qu'il faut dire; et, quand on nomme Hudson-Low, on doit faire précéder son nom de : Son Excellence.

NAPOLÉON (*à Hudson-Low.*)

Encore vous, Monsieur !... sortez! sortez !

HUDSON-LOW.

Je ne sortirai pas seul !... Veuillez me suivre, Monsieur Emmanuel ; votre père a fait passer en France une lettre que je n'ai pas contrôlée ; le règlement a été violé, et j'ordonne que votre père et vous quittiez Sainte-Hélène immédiatement.

EMMANUEL.

Vous voulez m'éloigner de l'Empereur !... je ne veux pas le quitter, moi !... je l'aime !... entendez-vous, Monsieur le Gouverneur, je l'aime !... oh! vos sbires ne m'effrayent pas! (*tirant un poignard*) et vous n'emmènerez qu'un cadavre !...

NAPOLÉON (*le retenant.*)

Emmanuel !... Emmanuel, obéissez, mon enfant; votre vie est précieuse; vous publierez ce que vous avez vu!... venez m'embrasser avant de me quitter pour toujours !

EMMANUEL (*se jetant dans ses bras.*)

Ah ! Sire, si je puis vivre loin de vous, je vous vengerai !... Nous nous reverrons quelque part, Monsieur le bourreau Hudson-Low !

(Les gardes l'emmènent.)

LAS-CASES (*entrant.*)

Adieu ! Sire... adieu ! (*l'émotion l'empêche de parler.*)

NAPOLÉON (*retenant avec peine ses larmes.*)

Las-Cases, il faut donc nous séparer aussi !... Oh ! ne pleurez pas !... Nous nous reverrons bientôt, là haut ! là haut ! Là on ne pourra pas nous désunir... Adieu Las-Cases... adieu mon vieil ami !... allez consoler votre fils ! ..

HUDSON-LOW.

Enfin ! je l'ai donc fait pleurer !

FIN DU DEUXIÈME ACTE.

ACTE TROISIÈME

(EN DEUX TABLEAUX)

PREMIER TABLEAU

A Plantation-House, palais du Gouverneur. Riche ameublement.

SCÈNE I.

HUDSON-LOW, *seul.*

Quel homme de fer que le général Bonaparte! Flatteries, séductions, rigueurs : tout s'émousse contre cette âme incorruptible. Quelle trempe de caractère! rien ne peut l'entamer... Quelle gloire pour moi si j'arrivais à triompher de Napoléon!... Oh! tôt ou tard il faudra qu'il me cède... Ne suis-je pas le seul maître ici? Cette île toute entière est à moi! Ces soldats, ces vaisseaux, ces camps, je fais tout mouvoir. Quoi! j'ai dans les mains un pouvoir absolu, et un homme me résisterait! et un homme me braverait!... Oui! lui, mon captif, il ose me braver!... Quand je m'approche de lui mes membres tremblent, si je le fixe ma vue s'obscurcit, si je lui parle je me trouble, je bégaye! et il en profite, lui, pour plonger son regard dans le mien; et je me sens frémir tout entier! et je suis dompté! et je me retire!... Si j'employais la force à son

égard, des moyens violents?... Oh! non, je ne le puis pas; mon gouvernement me l'a défendu; et puis la France, l'Europe se soulèveraient!...

Quelle influence il exerce sur les siens! Comme il commande sans rien dire! comme on l'aime!... Quelquefois je me sens moi-même comme fatalement entraîné vers lui! Il m'attire, comme il attire tout ce qui l'entoure... Quelle est donc cette force morale contre laquelle la matière s'émousse!... Ah! cet homme est incompréhensible; c'est un génie incomparable, c'est... comment dirai-je? Eh! c'est Napoléon!.....

Et on a confié cet homme à ma garde! et j'ai accepté cette mission! et j'ai juré à mon gouvernement qu'il ne m'échapperait pas!... Quelle terrible responsabilité pour moi!... Combien mon existence est affreuse! Chaque nuit j'essaye en vain de fermer les yeux... je le vois soudain qui prend la fuite, je me précipite... je veux le saisir, il m'échappe!... de nouveau je m'élance... je le frappe de mon glaive... Alors il se retourne! et je tombe comme foudroyé par le soleil de son regard!... Mais cette vie est intolérable! Il faut que je meure ou qu'il meure! Il faut que je sois sa victime ou son tyran!... Son tyran? Ne le suis-je pas déjà! Parfois je me sens comme envahi par un secret remords, nouveau supplice, supplice inouï!... Si je brisais mon épée, si je lui rendais la liberté, si

j'essayais de l'aimer!... De l'aimer? Ceux qui l'aiment paraissent si heureux!... Allons donc, pas de faiblesse! On me fusillerait!... Mais alors je serai son bourreau? Eh bien, oui! je lutterai, je le terrasserai, je l'écraserai, et l'Angleterre battra des mains!!...

SCÈNE II.

HUDSON-LOW, BERTRAND.

BERTRAND (*entrant.*)

Et la postérité flétrira votre mémoire!

HUDSON-LOW.

Qui ose me contredire? Qui ose paraître devant moi sans se faire annoncer?... Quel motif vous amène ici, Monsieur?

BERTRAND.

Mon dévouement!

HUDSON-LOW.

Votre dévouement à qui?

BERTRAND.

Mon dévouement à l'Empereur.

HUDSON-LOW.

Parlez! Que voulez-vous?

BERTRAND.

Je demande justice!

HUDSON-LOW.

Eh! Monsieur, il n'y a pas de justice pour un prisonnier de guerre.

BERTRAND.

Monsieur, chaque jour les rigueurs augmentent ; l'Empereur est péniblement affecté des dernières mesures que vous avez fait prendre contre lui.

HUDSON-LOW.

Quelles mesures ?

BERTRAND.

Vous avez fait élever des palissades, creuser des fossés autour de Longwood ! Vos agents n'ont plus pour lui même des apparences d'égards et de bienséance ! Qu'est-il résulté de tous ces affronts?... Aujourd'hui l'Empereur est malade, gravement malade, Monsieur !

HUDSON-LOW.

Il est malade !... j'en suis vivement affecté.

BERTRAND.

Un médecin lui serait nécessaire.

HUDSON-LOW.

Parlez-vous en votre nom personnel ? ou êtes-vous envoyé par le général Bonaparte qui sollicite mon intervention ?

BERTRAND.

L'Empereur ne sollicite rien ; vous le savez, ce n'est pas dans ses habitudes.

HUDSON-LOW.

Alors je n'ai rien à lui accorder.

BERTRAND.

Faut-il donc, Monsieur, pour obtenir vos bonnes grâces, manquer de dignité?

HUDSON-LOW.

Manquer de dignité, parce qu'il s'inclinerait devant mon pouvoir! Mais ce pouvoir, tout le monde le reconnaît ici.

BERTRAND.

L'Empereur n'est pas tout le monde.

HUDSON-LOW.

Qu'il obéisse, qu'il se courbe devant moi! et je lui accorderai richesses, honneurs, bien-être.

BERTRAND.

Il ne veut rien de tout cela.

HUDSON-LOW.

Mais que veut-il donc? Précisez!

BERTRAND.

Je vous l'ai dit, il veut d'abord un médecin en qui il puisse avoir confiance.

HUDSON-LOW.

Je lui ai proposé le mien.

BERTRAND.

Il veut un médecin qui lui soit dévoué comme l'était le docteur O' Méara.

HUDSON-LOW.

Le docteur Antomarchi envoyé par mon gouvernement doit arriver incessamment... Que veut-il encore?

BERTRAND.

Un peu de liberté sans entraves.

HUDSON-LOW.

Eh ! il est libre de venir me voir.

BERTRAND.

Oh ! pas cela ! pas cela !

HUDSON-LOW.

Pas cela ! je suis donc bien terrible ?

BERTRAND

Vous ne le comprenez pas !

HUDSON-LOW.

Que voulez-vous que je comprenne un mythe, une légende !

BERTRAND (*lui prenant la main.*)

Monsieur, en entrant ici, le hasard m'a fait saisir quelques-unes de vos paroles qui me font espérer que votre cœur deviendra compatissant.

HUDSON-LOW.

Ne me parlez pas de cœur ! je n'en veux pas avoir !... je ne veux compatir à rien !... Ah ! si je me laissais prendre par les sentiments, je ne serais bientôt plus maître ici, et votre général en profiterait pour prendre la fuite.

BERTRAND.

Je puis vous assurer que son intention est de ne pas fuir, quoi qu'il arrive; déjà il aurait pu le faire, vous le savez, et il ne l'a pas voulu.....

HUDSON-LOW (*l'interrompant.*)

Comment le général supporte-t-il sa maladie?

BERTRAND.

Il souffre en silence.

HUDSON-LOW.

Que pensent ses compagnons?

BERTRAND.

Ses compagnons se désolent et redoublent de soins pour lui.

HUDSON-LOW.

Ils se désolent! Cependant leur existence est bien dure ici.

BERTRAND.

Rien n'est dur auprès de ce qu'on aime.

HUDSON-LOW.

Ce qu'on aime! ce qu'on aime!... finissons cet entretien.

BERTRAND.

Monsieur, je vous en supplie, faites révoquer vos derniers ordres; il y va de la vie de l'Empereur!

HUDSON-LOW.

Mon devoir est d'obéir à mon gouvernement.

BERTRAND (*joignant les mains.*)

Excellence Hudson-Low, vous le voyez, je m'humilie devant vous!... Voyons, un bon mouvement! Grâce pour l'Empereur! Grâce pour ce grand martyr!

HUDSON-LOW.

Non ! Non !... retirez-vous.

BERTRAND (*sortant.*)

Rien ! Rien !...

SCÈNE III.

HUDSON-LOW, *un domestique*, *puis* JOVIAL.

HUDSON-LOW.

Sévir ! toujours sévir, tel est mon programme ! Que maudit soit le jour où j'ai accepté le rôle de geôlier !

UN DOMESTIQUE (*entrant.*)

Le nommé Jovial demande à comparaître devant votre Excellence.

HUDSON-LOW.

Jovial ! Quel est ce Jovial ?

LE DOMESTIQUE.

C'est ce soldat français qui a cherché à mettre en liberté le général Bonaparte, et qui depuis longtemps chargé de chaînes languit, dans un cachot.

HUDSON-LOW.

Qu'on l'amène !

(Le domestique sort. — Jovial enchaîné entre, il est méconnaissable et peut à peine se tenir debout.)

JOVIAL (*défaillant.*)

Ah ! ici on respire au moins.

HUDSON-LOW.

Depuis combien de temps êtes-vous enchaîné?

JOVIAL.

Depuis trois ans et six jours, et dans une satanée cage à poulets !... Je ne vous dis que ça !

HUDSON-LOW.

Et c'est votre amour pour l'Empereur qui en est cause !

JOVIAL.

Je le sais, et m'en fais gloire.

HUDSON-LOW.

Je vous avais complétement oublié. Que n'avez-vous demandé plus tôt à m'être présenté? J'aurais pu prendre des mesures moins rigoureuses à votre égard.

JOVIAL.

Je ne me plains pas, j'en ai vu bien d'autres !

HUDSON-LOW.

Que demandez-vous donc alors ?

JOVIAL.

Voilà : Je voudrais voir le Petit-Caporal.

HUDSON-LOW.

Qu'est-ce que le Petit-Caporal ?

JOVIAL.

C'est l'Empereur ! (*à part*) Est-il arriéré ! Est-il arriéré !

HUDSON-LOW.

Je ne puis pas consentir à votre demande ; mais, si vous me jurez de ne plus tenter de délivrer le général Bonaparte, je vous rends la liberté.

JOVIAL.

Je refuse !

HUDSON-LOW.

Je ne comprends pas cette persistance dans un dévouement à un général qui n'a plus ni royaume, ni richesses.

JOVIAL.

Vous servez donc votre patrie seulement parce qu'elle est puissante et riche, vous !

HUDSON-LOW.

Je comprends l'amour de la patrie, mais l'amour d'un homme...

JOVIAL.

D'un homme ! l'Empereur n'est pas un homme.

HUDSON-LOW.

Et qu'est-il donc ?

JOVIAL.

Est-ce qu'un homme aurait pu avaler l'Egypte, dauber l'Angleterre, nettoyer l'Europe ?...

HUDSON-LOW.

En voilà assez !

JOVIAL.

Tenez, Monsieur, je vois que nous ne pouvons

pas nous entendre !... je n'ai plus qu'un mot à vous dire : Depuis trois ans, savoir que l'Empereur souffre là, à deux pas de moi, et ne pas le voir est pour moi le dernier des supplices !... Qu'entouré de gardes on me mène vers lui, qu'on me le montre un quart d'heure seulement et je serai satisfait !

HUDSON-LOW.

C'est impossible !... (*appelant*) Gardes, reconduisez cet homme dans sa prison.

JOVIAL (*sortant entouré de gardes*).

Son petit chapeau, sa redingote grise, son regard de feu, je ne verrai rien !... Cruels Anglais ! quelle soupe je leur tremperais si j'avais les bras libres !!...

(On annonce Caron.)

SCÈNE IV.

HUDSON-LOW, CARON.

CARON.

Monsieur, vous voyez devant vous ce Caron qui a trahi l'Empereur et sa patrie !

HUDSON-LOW.

Quoi ! Caron ici !

CARON.

Depuis ma trahison j'ai en vain cherché à étourdir ce cœur flétri : j'ai bu à la coupe des plaisirs où je n'ai trouvé que honte et satiété !... J'ai bu à la coupe des honneurs : vanité ! déception !... Partout

où je paraissais, j'entendais murmurer ces mots : « Vous voyez cet homme, c'est Caron ! c'est lui qui a livré Napoléon aux Anglais, à Hudson-Low!... »

HUDSON-LOW.

Assez !... Monsieur, assez !

CARON.

Ecoute encore, Hudson-Low, je n'ai pas fini !... Si j'allais dans un lieu public, chacun se détournait avec dégoût !... En tous lieux j'entendais ces deux noms accolés : Caron ! Hudson-Low !... J'ai voyagé, j'ai parcouru le monde ; et seul, loin de toute société, je n'ai pu trouver le repos ; le remords, l'affreux remords me poursuivait sans cesse ; ma conscience ulcérée me criait : « Il est à Sainte-Hélène entre les mains du bourreau Hudson-Low ! »

HUDSON-LOW.

Taisez-vous ! taisez-vous !... (*à part*) J'ai peur !... Ce qu'il ressent, je le ressens moi-même.

CARON.

Enfin, j'ai voulu voir Sainte-Hélène, j'ai voulu voir Napoléon, j'ai voulu voir Hudson-Low ! et je le vois ! et je frémis d'horreur !!....

HUDSON-LOW.

Assez !... Grâce !... grâce !

CARON.

Hudson-Low, le remords étouffe mon cœur de Français !... Je sens là (*montrant sa poitrine*) comme

un poignard qui se retourne sans cesse !... Hudson-Low, j'étouffe... De l'air, de l'air... Avant de mourir, je veux voir l'Empereur, me jeter à ses pieds, obtenir son pardon !... Conduis-moi vers Napoléon, entends-tu, hâte-toi... Je me meurs... Oh ! le lâche... Il s'éloigne... Il garde le silence... Il ne veut pas que je le voie !... Arriver de si loin et mourir sans le voir !... O mon Empereur, pardonne-moi !... j'étouffe !...... A toi, Hudson-Low, je lègue mes remords !! puissent-ils te... je... je... (*Il tombe étouffé*),

HUDSON-LOW.

Malédiction !... Malédiction !...

(*La toile tombe.*)

DEUXIÈME TABLEAU

A Longwood, appartement de l'Empereur. — Ameublement modeste.

SCÈNE I.

MADAME BERTRAND, HENRY.

MADAME BERTRAND.

Qu'as-tu, Henry ?... tu pleures !

HENRY.

Oui, je pleure parce que mon bon ami l'Empereur est bien malade, et puis il a du chagrin, et c'est moi qui en suis cause.

MADAME BERTRAND.

Comment cela ?

HENRY.

Hier, je m'étais caché derrière les rideaux et je l'ai vu qui s'essuyait les yeux, en disant : « Mon fils ! mon fils ! je ne te verrai donc pas avant de mourir ! » Ensuite il ajoutait : « Henry me le rappelle, et sa vue fait naître en mon cœur de cruelles angoisses ! »... Tu vois bien que c'est moi qui l'attriste... Ah ! à présent je comprends tout ; lorsqu'il était si distrait quand je lui récitais mes fables, c'est qu'il pensait à son fils en me tenant sur ses genoux ! lorsqu'il m'embrassait si fort, c'est qu'il pensait à son fils !... Dis-moi, maman, est-ce que moi on me séparera aussi de toi ?

MADAME BERTRAND (*l'attirant vers elle*).

Oh ! non, jamais !

HENRY.

C'est que si le gouverneur voulait m'éloigner de toi et de papa, je ne me laisserais pas prendre !... Est-ce qu'on sait où il est le fils de l'Empereur ?

MADAME BERTRAND.

On croit qu'il est en Autriche ; pourquoi cette question ?

HENRY.

C'est que, pour que l'Empereur n'ait plus de chagrin, j'ai envie d'aller lui chercher son fils.

MADAME BERTRAND.

Pauvre enfant, on ne te le donnerait pas; l'Empereur est trop grand pour qu'on lui rende son fils.

HENRY.

Il faut donc être bien petit pour ne pas être persécuté! alors je voudrais ne plus grandir pour rester toujours près de toi.

MADAME BERTRAND (*l'embrassant*).

Cher enfant!

HENRY.

Viens, maman, viens; nous allons retourner vers l'Empereur; il doit avoir besoin de nous. (*Ils sortent.*)

SCÈNE II.

BERTRAND (*entrant*)

Comme il souffre, grand Dieu!... Je voudrais ne pas le quitter un instant, mais il s'aperçoit de mes tourments, et je l'attriste... Et ce sont les indignités dont on l'abreuve qui le consument? et c'est ce climat meurtrier qui le tue!... Que faire?... (*invoquant le Très-Haut*) Mon Dieu! faites qu'Hudson-Low prenne en pitié un illustre captif! faites que quelques rayons de votre soleil éclairent et attendrissent le cœur d'un geôlier inhumain!...

SCÈNE III.

BERTRAND, HUDSON-LOW.

HUDSON-LOW (*entrant*).

J'ai une bonne nouvelle à vous apprendre.

BERTRAND (*à part*).

Ciel ! Hudson-Low !... Ma prière serait-elle exaucée !... Quelle est cette nouvelle ? parlez, Monsieur, parlez !

HUDSON-LOW.

Mon gouvernement m'autorise à user de moins de rigueur ; il me fait même espérer que sous peu la liberté...

BERTRAND.

La liberté ! la liberté pour lui !... Mais c'est le changement de climat, mais c'est la vie !... Eh quoi ! il vivra !... Merci, mon Dieu ! merci, Monsieur !...

HUDSON-LOW.

Prenez des ménagements pour lui annoncer cet heureux changement.

BERTRAND.

J'en prendrai ; merci encore, Monsieur !

HUDSON-LOW.

Voilà le docteur Antomarchi ; je me retire, je vous laisse à votre joie. (*Il sort*).

BERTRAND.

Et c'est Hudson-Low qui parle ainsi! et c'est Hudson-Low qui apporte une bonne nouvelle!... Le remords serait-il entré dans son âme?...

SCÈNE IV.

BERTRAND, ANTOMARCHI.

BERTRAND.

Docteur, le gouverneur sort d'ici; il parle de rendre la liberté à l'Empereur!

ANTOMARCHI.

La liberté!... Huit jours plus tôt elle eût pu le sauver, mais maintenant... (*Il se cache la tête dans les mains*).

BERTRAND.

Maintenant... Achevez, docteur! maintenant?...

ANTOMARCHI.

Hélas!... Dans quelques jours, dans quelques heures peut-être, tout sera fini!

BERTRAND.

Oh!... Dans quelques heures!... Docteur, sauvez-le encore cette fois... Et il quittera Sainte-Hélène! et il vivra!

ANTOMARCHI.

Il est trop tard!

BERTRAND.

Il est trop tard!... O tardive liberté, que tes accents magiques viennent à mon aide!... Mais, j'y pense, cette eau de source qu'il aime tant, cette eau de la vallée de Diane qui apaise ses souffrances!... Je cours en chercher!... J'essayerai de le sauver!... Je le sauverai !! (*Il sort*).

ANTOMARCHI.

Fidèle et généreux ami, puisse ton noble dévouement alléger ses souffrances! Qu'un miracle lui conserve la vie !... Le voilà !... Comme il chancelle ! comme il est abattu!... Ah ! c'est fini, il n'y a plus d'espoir!... Je vais l'observer derrière ce rideau. (*Il se dissimule derrière un rideau placé près de la porte d'entrée.*)

SCÈNE V.

NAPOLÉON, *seul* (*entrant*).

Là, là ! c'est là que je souffre ! (*montrant son cœur*)... Je vais donc enfin mourir !... mourir ! que ce mot a de charmes pour moi !... Et il en est que la mort effraye ? Eh ! ce sont les heureux d'ici-bas !.. Que mes infortunes soient bénies puisque par elles je vois venir la mort avec bonheur !... Mourir ! c'est-à-dire laisser toutes les misères de la terre pour remonter à Dieu !... mourir ! c'est-à-dire secouer cette misérable enveloppe corporelle pour revêtir la robe divine, la robe de l'immortalité !... Arrière

Sainte-Hélène! arrière Hudson-Low!... bientôt vous n'aurez plus que mes os... Cette âme que vous avez tant torturée va vous échapper... elle va rejoindre Kléber, Désaix, Duroc!... Déjà il me semble les voir, ils me tendent les bras!... (*s'élançant vers la fenêtre*) Sainte-Hélène! Sainte-Hélène, que je te considère une dernière fois! Montagnes arides, si vous étiez la Corse, je vous aimerais! vallées sinistres, si vous étiez la France, je vous saluerais avec ivresse!....

SCÈNE VI.

NAPOLÉON, ANTOMARCHI, *puis* BERTRAND.

ANTOMARCHI (*entrant et faisant asseoir Napoléon*).

Sire, calmez-vous!

NAPOLÉON.

C'est vous, docteur?... vous me rappelez à la réalité, j'avais déjà un pied dans l'autre monde!... Je marche à grands pas à ma fin, n'est-ce pas, docteur?... Ah! allez, je n'ai plus d'illusions! Dites-moi, combien ai-je encore d'heures à vivre?

ANTOMARCHI.

Que Votre Majesté veuille bien ne pas désespérer de sa guérison.

NAPOLÉON.

Non! il n'y a plus d'espoir, vos soins sont impuissants! le Créateur me rappelle à lui.... Qui reconnaîtrait en moi ce Napoléon qui a fait trembler

le monde ! Comme on change, docteur ! et comme il en faut peu pour désorganiser cette pauvre machine humaine !... (*à Bertrand qui entre*) Que m'apportez-vous là, Bertrand ?

BERTRAND.

Sire, c'est de cette eau de source qui fait tant de bien à Votre Majesté.

NAPOLÉON.

Donnez ! donnez !... (*il boit*) Cette eau me soulage, elle respire le parfum des sources de la Corse !... Bertrand, vous me ferez enterrer près de cette source, sous ces saules qui souvent nous ont préservés des ardeurs du soleil... Ah ! voilà ce maudit feu qui revient ! il me brûle la poitrine !... (*il boit de l'eau de source*).

BERTRAND (*après avoir consulté le docteur*).

Sire, préparez-vous à une grande joie.

NAPOLÉON.

Qu'est-ce ? parlez ! j'ai hâte de savoir...

BERTRAND.

J'apporte la liberté à Votre Majesté.

NAPOLÉON.

La liberté ! ne m'abusez-vous pas ?...

BERTRAND.

C'est la vérité !

NAPOLÉON.

La liberté !...Quoi ! je pourrais revoir ma patrie, revoir mon... mon fils... mais j'oublie que je vais

mourir ! et la patrie est si loin !... Docteur, voyons, faites un miracle... Ah ! que je puisse voir ce que j'aime et mourir !... docteur, bouleversez la science, creusez la médecine, fouillez partout, et qu'un baume réparateur vienne rendre quelque vigueur à mes forces épuisées !... Il est trop tard ! n'est-ce pas ? parlez !

ANTOMARCHI.

J'essayerai.

NAPOLÉON (*respirant avec force*).

Libre ! libre !... Ah ! loin de moi cette nature sauvage ! loin de moi, loin de moi ces rochers à pic !... Conduisez-moi dans un riant séjour ; j'ai soif d'air pur, de verdure ! j'ai soif de printemps, de fleurs !... Que j'entende sonner la cloche du village ! que le chant des oiseaux vienne poétiser mon âme défaillante !... Donnez-moi tout cela dont je suis privé depuis six ans !...

(Il s'assoupit un moment ; on l'étend sur un lit-canapé.)

ANTOMARCHI.

Soins inutiles !... le délire va le prendre !... l'agonie suivra bientôt...

(Un chapelain et tous les serviteurs et compagnons de Napoléon entrent : émotion générale.)

BERTRAND.

Plus d'espoir !

NAPOLÉON (*délirant*).

Masséna, Berthier, Lannes, en avant! chargez!... Murat, au galop!... la victoire est à nous... l'Europe est conquise... l'Angleterre est vaincue... Non! elle se relève! la Russie lui donne la main... en avant de nouveau, en avant! à Moscou! nous sommes vainqueurs!... les éléments sont contre nous... retraite!... Ile d'Elbe... Me voilà encore! A moi, mes fidèles guerriers!... Ney, en avant, voilà les Anglais!... cuirassiers, chargez les Anglais!... défaite... trahison... Sainte-Hélène... martyr... Hudson-Low... A moi! à moi, Bertrand?

BERTRAND.

Le voilà, Bertrand; c'est lui qui vous parle, Sire!.. Oh! mon Dieu! il ne me reconnaît plus!...

NAPOLÉON.

Bertrand!.. Montholon........ adieu!.. adieu!...

. . . .

ANTOMARCHI.

C'est fini!... il est mort!

BERTRAND (*se jetant sur le lit de Napoléon*).

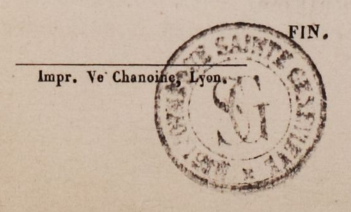
Oh!... il est mort!...

JOVIAL (*entrant soutenu par des gardes*)

Libre! je suis libre!... et il est mort!!..........

. . . .

FIN.



Impr. Ve Chanoine, Lyon.

